

Un nouveau temple du jazz qui brasse à Paris

L'Ecuje, dans le 10^e arrondissement, propose un rendez-vous mensuel qui attire profanes et connaisseurs

MUSIQUE

Ouvrir un nouveau lieu au jazz, par gros temps de pandémie, c'est un peu comme monter la grande roue de Marcel Campion à Tchernobyl. Programmer les «Jeu du jazz», dans un quartier pas particulièrement marqué par le jazz – rue La Fayette, à Paris –, est plus qu'un pari. C'est pourtant ce que le pianiste de référence, Olivier Hutman, a tenté à l'Espace culturel et universitaire juif d'Europe (Ecuje). Dans son nouveau lieu, avec ses salles de conférence, ses volumes de travail, son toit-terrasse, son auditorium, le centre, créé il y a cinquante ans pour promouvoir la culture juive, se veut, de l'ouverture marquée par David Grossman à l'Institut Elie-Wiesel, un lieu de brassage permanent des idées et des hommes, sans exclusives.

Dans une salle élégante, confortable, prix raisonnables, programme du genre hardi dans les meilleures conditions acoustiques, Nguyen Le, guitariste «fusion world jazz moderne», a donné le «la», jeudi 14 octobre. La saxophoniste Sophie Alour, en un trio aussi brillant qu'inattendu (Guillaume Latil, violoncelle, Pierre Perchaud, six cordes peu banale), a enchaîné, le 25 novembre. Et, le 16 décembre, le directeur du lieu, Gad Ibgui, a réussi à convaincre le programmeur de se produire : le pianiste Olivier Hutman, tout de noir vêtu, s'est présenté en duo avec un complice de longue date, Stéphane Belmondo, trompette et bugle, né à Hyères (Var), accent compris, carrière internationale, veste d'un rouge pétant.

Hommage à Chet Baker

Les deux leaders européens au pedigree long comme un pain de campagne ont rendu hommage à un musicien de légende qu'ils ont bien connu et fréquenté. Chet Baker (1929-1988). Tables rondes avec loupottes très classe, proportions à taille humaine, conditions acoustiques au petit poil et public au rendez-vous : un assemblage – comme les grands bordelais – de profanes, de connaisseurs, d'âges, de générations, avec juste ce qu'il faut de musiciens autour des tables pour garantir la vérité de l'histoire.

Un duo, dans cette musique aussi réglée qu'improvisée, ça ne pardonne guère : pas de deux, télépathie, relances d'inconscient



Stéphane Belmondo, à l'Ecuje, à Paris, le 16 décembre.
PATRICK MARTINEAU/JEZZIM

Tables rondes avec loupottes très classe, proportions à taille humaine, conditions acoustiques au petit poil et public au rendez-vous

à inconscient, respect des chansons secrètement articulées par un fil invisible, Hutman et Belmondo n'ont besoin que de leur mémoire, de leur sens du rythme et de leur technique – mais c'est la moindre des choses – pour décliner, évoquer, rendre présent sans rien copier Chet Baker.

Avec une liste de morceaux, pas forcément prévisible : *Beatrice* (de Sam Rivers) en ouverture, puis *Broken Wing*, de Richie Beirach, une curiosité de Hank Mobley (*Funkin' Deep Freeze*), le si dououreusement léger *If I Should Lose You*, de Ralph Rainger, dont ils

interpréteront plus tard *Leaving*, suivi du poignant *You Can't Go Home Again*, de Don Sebesky, avant de glisser vers les standards *Love For Sale* (Cole Porter) et *With a Song in My Heart* (Richard Rodgers et Lorenz Hart).

L'auditoire en redemandede

De ces titres qu'ils ont répétés toute leur vie, Hutman et Belmondo font une tresse, une guirlande, une suite aux airs prémédités. C'est si curieux, la mémoire mise en jeu par deux musiciens de haut vol. Ensemble, exposant les thèmes à la perfection, tom-

bant pile sur les fins de phrase, se déjouant, aimant à se surprendre, incapables de cette rivalité que les durs d'oreille prêtent au jazz, ils vont vers ce point où la musique advient. Les connaisseurs rugissent d'un murmure et l'auditoire en redemande.

Alors, au rappel, dans la grande tradition, ils invitent la chanteuse Stephy Haik, présente dans la salle, à les rejoindre. Elle choisit *My Funny Valentine*, dont elle articule les mots comme savent le faire les grandes chanteuses ou comme faisait «Chet» en personne. La Valentine de la

Lancer un nouveau lieu, c'est moins téméraire que simplement prometteur

chanson est dite «unphotographable» («inphotographable»). Plus loin, Stephy Haik implore : «Don't change your hair for me» («Ne change pas de coiffure pour moi»).

Depuis Lester Young, on sait que les musiciens ne peuvent jouer une chanson sans entendre les paroles au plus profond de leur silence. Stephy Haik les donne donc à voir. Et l'on retrace après coup le fil mystérieux qui tenait le duo du piano et du bugle d'aussi près. Chance que vous ne connaissez que dans la proximité du club aux petites tables rondes de ce rendez-vous jazz, nouveau venu à l'heure des 40 ans du Sunset/Sunside. Quelle excellente nouvelle ! L'âge n'ayant pas que des désavantages, on se souvient de son ouverture. Comme on revoit celle du New Morning, cofondé par Daniel Farhi. Franchement, lancer un nouveau lieu, c'est moins téméraire que simplement prometteur.

Ce jazz-à demeure bien présent, tant qu'il existe des musiciens pour l'inventer. Il n'a rien de ce truc vieillot dont on annonce régulièrement la mort. On en oublierait presque que, après une formation solidement classique, Olivier Hutman obtint un doctorat : une thèse portant sur les musiques urbaines du Ghana, sous la direction de Jean Rouch (1917-2004), cinéaste décisif pour la Nouvelle Vague et ethnologue. Ce même Jean Rouch, auteur de cet incroyable plan-séquence, gare du Nord (dans le film du même nom, sorti en 1965), qui est à deux pas de l'Ecuje. Tout se tient. On ne se fait pas un club comme on se fait une tôle ou un resto. ■

FRANÇOIS MARMANDE

Concerts à l'Ecuje : Trio Charlier/Sourisse/Winsberg, le 17 février, Géraldine Laurent et Emmanuel Bex, le 31 mars, *Yonathan Avishai Trio*, le 14 avril, *Yom*, le 12 mai, *Magik Malik Dream Team*, le 30 juin. De 15 € à 22 €. Ecuje, 119, rue La Fayette, Paris 10^e. Ecuje.fr

Au Sunset/Sunside, quarante ans d'évolutions du jazz

Le club parisien, qui a grandi et prospéré dans le bouillonnement des années 1980, fête son anniversaire par une série de quarante concerts

N Jean-Marc Portet, à la tête du Sunset à son ouverture en 1982, ni son fils Stéphane, qui a pris sa suite en 1993, ni les musiciens des premiers temps ne se souviennent du jour inaugural. En tout cas, c'était en début d'année. Ce qui correspondra peu ou prou à la longue fête des 40 ans de la salle parisienne de la rue des Lombards, avec quarante concerts sous l'étiquette anniversaire. Des sets variés, du guitariste Robben Ford les 17 et 18 décembre à Eddie Henderson le 6 février 2022, dont une soirée spéciale hors les murs le 28 janvier, au Théâtre du Châtelet. Conclusion des festivités avec Nojazz à La Cigale, le 8 février.

«Mon père avait ouvert ici un restaurant, Les Diables verts, en 1976, explique Stéphane Portet. Il y avait La Chapelle des Lombards, haut lieu de la salsa,

qui a déménagé à la Bastille avant les débuts du Sunset. La première salle du Splendid était aussi rue des Lombards. Au restaurant, il y avait beaucoup d'acteurs, des musiciens, la clientèle des théâtres. Au sous-sol, mon père avait aménagé un bar cosy.» Des musiciens suggèrent à Jean-Marc Portet de transformer l'espace avec une petite scène au fond de la salle voutée. Le Sunset est né, nom du restaurant et du club, «sans que ce soit un souvenir de voyage ou de paysage».

En face, il y a Les Troitroirs de Buenos Aires «qui fermeront en 1994 – et le tango, à côté du Sunset ouvrent Le Baiser salé, en 1983, puis, à quelques mètres, Le Duc des Lombards, en 1984. Un bouillonnement musical toujours d'actualité. Au Sunset, les premières années seront celles de la vague du jazz-rock, de la fusion.

«Les musiciens de Sixun, Didier Lockwood et son groupe, les Canadiens d'Uzeb sont très présents. Ça se terminait souvent au petit jour.» Jean-Marc Portet a fait appel à des programmeurs. Au Gérard Nagy, qui a donné cette couleur originelle, Dany Michel, qui partira plus tard s'occuper de La Villa, «amenant les musiciens de la scène hard bop, un jazz plus acoustique», Jean-Marie Balzano, «qui venait du Magnetic Terrasse».

Double proposition

Au début des années 1990, raconte Stéphane Portet, son père était «rincé» : «J'ai pris la direction du club et la programmation en 1993, alors que, venant d'une école de commerce et n'étant pas plus connaisseur que ça, ce n'était pas évident.» Le fils fait son éducation musicale au contact des

musiciens qui jouent régulièrement au Sunset – les frères Belmondo, Steve Lacy, Christian Vander, Alain Jean-Marie, Simon Goubert... Au fil des ans, le club accompagne les évolutions du jazz, le renouveau bop des années 1990, les premiers mélanges avec l'électro, la scène italienne «avec Aldo Romano, qui fait le lien». Stefano Di Battista, les nouveaux ve-

Les nouveaux venus qui deviennent des vedettes reviennent, Jacky Terrasson, Laurent de Wilde, Erik Truffaz...

nus qui deviennent des vedettes et reviennent, Jacky Terrasson, Laurent de Wilde, Erik Truffaz...

La petite scène accueille même des big bands, celui des Belmondo, de Laurent Cugny ; les musiciens américains apprécient les lieux. A partir des années 2010, «on accompagne la montée des musiciennes, de plus en plus nombreuses».

D'un voyage à New York, où il a découvert le club Knitting Factory et ses deux salles, Stéphane Portet revient avec l'idée de faire de même. «Le restaurant vivotait, c'était le bon moment.» A la place du restaurant, le Sunside ouvre «le 13 octobre 2001, cette date je la connais par cœur, raconte le manager. On nous avait dit : "Ça ne marchera pas, le son d'en bas va déranger le groupe en haut." En fait, non. Et l'effet de curiosité ne s'est pas éteint au bout de quinze

jours.» Au Sunside, le jazz est plutôt acoustique ; au Sunset, plutôt électrique. Une double proposition presque chaque jour de l'année.

Stéphane Portet aime réinventer les lieux. Il a conçu des thématiques, comme «jazz et cinéma», mis en place les «gouters jazz», qui entrent dans leur quinzième édition, pour le jeune public – «j'en suis très fier», fonde le label Sunset Records, une petite dizaine de références, dont le récent *Lady All Stars*, de Rhoda Scott. Et réfléchit ces temps-ci à une plate-forme payante de diffusion des concerts films dans ce qu'il «aime bien appeler le lieu de tous les jazz».

SYLVAIN SICLIER

Sunset/Sunside, 60, rue des Lombards, Paris 10^e. Programme des 40 ans sur Sunset.sunside.com.